

JOURNAL DE ROUBAIX

QUOTIDIEN, POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

On s'abonne et on reçoit les annonces: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nam, 1; A TOURCOING, chez M. Vanaverbeck, imprimeur-libraire, Grande-Place; A LILLE, chez M. Boghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A PARIS, chez MM. Havak, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse, 8; A BRUXELLES, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

ROUBAIX. 18 JUI 1871

BULLETIN QUOTIDIEN

A mesure que la période électorale avance, les divisions deviennent de plus en plus profondes. Les républicains sont séparés, sans esprit de retour, de la presse parisienne, appartenant à tous les partis. Ce n'est pas précisément de cette façon que l'on pourra combattre l'Internationale qui n'est ni détruite ni même abattue. Témoin, l'épouvantable manifeste de son comité central qui contient ces paroles atroces: L'incendie de Paris, nous en acceptons la responsabilité; nous sommes encore 100,000 à Paris!

Si nous étions encore sous l'Empire, l'opposition ne manquerait pas de dire ce manifeste électoral et les affiches que l'on expose clandestinement dans Paris, sont l'œuvre de la police. Mais on est moins à l'égard du gouvernement actuel et à vrai dire, il n'est pas besoin de chercher une main mystérieuse dans les crimes publiés accomplis et annoncés. On savait bien, depuis très longtemps, que l'on était menacé; seulement, à ceux qui l'indiquaient, pourquoi reprochait-on d'avoir peur du « spectre rouge »?

Il ne paraît pas que les réunions publiques soient autorisées pendant la période électorale. Et certes nous espérons bien qu'elles ne le seront pas. Nous n'avons jamais, quant à nous, considéré le droit de se réunir, comme une des trois libertés indispensables. Il n'est pas nécessaire que des gens de sac et de corde puissent tous les jours, dans Paris, prêcher à des malheureux et à des niais, des choses infâmes, telles que l'athéisme, l'union libre, l'assassinat de prêtres et des rois, etc.

Au surplus, l'expérience est faite: depuis trois ans, le droit de réunion n'a donné d'autres résultats que ceux que je viens de dire et l'objet pour lequel le gouvernement avait proposé au corps législatif de le voter, n'a jamais été atteint. On croyait alors combler une lacune des lois. En effet, avant la loi qui existe encore, il était extrêmement difficile de se réunir pour discuter des affaires d'intérêt pendant à plusieurs centaines de personnes, ou des affaires politiques et économiques. La pratique de la loi des réunions a complètement dévié de l'esprit et de l'intention du législateur. La cause est donc entendue.

Toutefois, il est certain que les réunions électorales privées, seront tolérées à partir de lundi prochain. Il est maintenant affirmé que M. Rouher se présentera aux électeurs. Quant à son rôle, il n'est pas probable que la Chambre rentre à Paris après la revue des troupes.

Assemblée nationale. — Dans la discussion sur la proposition de nommer

une commission d'enquête sur les causes de l'insurrection, M. Haentjens attaque vivement la gauche, à laquelle il reproche d'avoir combattu tous les gouvernements monarchiques et d'avoir aidé ainsi l'esprit révolutionnaire.

M. Delpit signale les dangers de l'Internationale, dont on lit le manifeste aujourd'hui publié par les journaux de Paris.

M. Tolain promet de donner dans l'enquête, avec preuves et documents en mains, l'historique vrai de l'Internationale.

Il signale que les orateurs passent systématiquement sous silence ce fait que les fondateurs et les délégués français ont partout défendu la propriété individuelle, notamment dans le congrès de Bruxelles. Il ajoute que le gouvernement impérial aurait permis l'entrée en France du Mémoire imprimé à Bruxelles, exposant les principes de l'Association, sous la condition d'insérer une phrase élogieuse pour l'empereur Napoléon.

M. Tolain critique amèrement la politique équivoque de Napoléon, qui excitait alternativement les patrons à courir sus aux ouvriers et les ouvriers à courir sus aux patrons.

M. Tolain, interpellé sur son opinion relativement au manifeste de l'Internationale, répudie énergiquement les assassins et les incendiaires de Paris. Le projet de loi a été adopté.

LES VALETS DU BOURREAU.

La Commune habite aujourd'hui de l'autre côté de la Manche. Pétroules et assassins se promènent librement dans la libre Angleterre!... La légalité le veut ainsi!

Cette Angleterre qui brusquement retrouve des lois féroces quand son intérêt est en jeu, rste indécise en face des meurtriers et des incendiaires de Paris. Le Times compare les crimes de la Commune aux crimes de Versailles. L'interrogé sa conscience et ne sait vraiment que résoudre!... Les autres journaux suivent. L'Europe se recueille, cherche le vrai coupable, et pendant ce temps permet à l'Internationale de se réunir à Genève, à Bruxelles et à Londres; car, si elle redoute l'Internationale, elle ne peut lui refuser les égards dus à tout homme qui vient d'égorger la France!... On devait s'y attendre. C'est bien cela, et nous l'aimons mieux ainsi!... Mais, patience, patience!... le flot monte, et plus tard ils auront beau élever leur barrière de sable, ils seront tous engloutis avec leur haine!...

Haine si formidable, que ceux qui ne connaissent pas l'envie, ceux qui ignorent combien cette passion creuse, rongue et dévore dans l'ombre avant d'éclater, ne comprendront jamais les événements d'aujourd'hui.

Chose étrange! Contre la France, cette haine a été si féroce que dix mois de malheurs sans exemple ne l'ont pas encore assouvie!... L'Europe n'est pas repue! Mais, quel était le crime de la France, me direz-vous?

Ah! elle avait sauvé l'Angleterre à Inkermann! L'Italie lui devait la vie; la Belgique l'indépendance. Elle avait protégé les uns, arranché les autres: elle était généreuse. L'Europe vivait de sa lumière! Cela ne se pardonne pas, cela!... Que la reconnaissance est lourde à porter! Combien on était las d'entendre parler de la grande nation, de la grande armée, des soldats d'Austerlitz et de Solferino!

L'Europe se disait chaque jour: Mais quand donc pourrons-nous nous venger du bien que cette nation nous a fait? L'heure de l'expiation, si bien lente à venir! Quelle fatigue de traîner le poids de tels bienfaits!

Attendez! disait la Prusse. Mes espions sont là; le piège est tendu; laissez-moi faire! Et pendant ce temps, la France, impuissante à soulever une passion qu'elle ignore, appelait toute l'Europe à sa grande fête des sciences et des arts!

Et les souverains venaient avec leurs peuples; et les hommes du Nord quittant leurs neiges, sortant des eaux grises et des terres douteuses du pays maudit, descendant avec leurs casques et leurs passions barbares, pauvres, rapaces, haineux, pour contempler le pays de richesse et de lumière!... Incapables de le comprendre, peut-être, mais toujours capable de haïr! La France les regardait passer en souriant et, comme ils se sentaient ridicules, ils haïssaient chaque jour davantage.

Aussi, avec quelle âpre vertu, quel art patient et obstiné ils épiaient leurs hôtes, tâtant l'endroit où ils frapperaient plus tard, profitant à la hâte de cette imprudente hospitalité pour achever leur œuvre. Si bien que, lorsque la France outragée s'est jetée follement sur le lambeau pourpre qu'on agita à ses yeux!... dès les premiers coups, renversée à terre, broyée sous les pieds du ennemi, elle fut condamnée à mourir. Qu'au lieu d'un combat on n'assisterait qu'à une exécution.

L'histoire racontera plus tard ce que fut cette exécution! La Prusse, une bible à la main, une hache de l'autre frappait, frappait sans relâche comme sans colère, appelant toutes les nations au sanglant spectacle et leur commandant le silence! — Venez tous, venez voir ce qui reste de la France d'Austerlitz et d'Iéna.

A cet appel, toutes les nations sont venues se ranger en ordre autour de l'échafaud; ça été comme une fête des Césars!... D'abord la libre Angleterre, puis les deux républiques, puis toutes les autres. Elles chantaient des cantiques en l'honneur du Dieu des armées, et célébraient la sagesse du Très-Haut!

Voilà donc, disaient-elles, ce peuple naguère si grand, qui nous semblait comme couronné de lumière! L'en allait appelant les peuples à la délivrance; les empires craquaient sous ses pieds; il avait eu l'orgueil de nous sauver à Sol-

ferino, à Inkermann. Dieu punit le superbe!

Parfois, la victime ne soulevait de défaillante, muette, trop fière pour implorer du secours, et par un sublime efforts se redressait tout à coup en face de son ennemi!... Alors la Prusse se précipitait sur elle avec rage, et comme sa fureur grandissait avec la victoire, elle frappait à coups redoublés, égorgeant et pillant tout ensemble, au grand applaudissement des nations! Car, plus elle frappait, plus les nations s'inclinaient et jetaient l'aanathème à la victime: Souviens-toi de ta splendeur, de tes égarements!... — Mais je brûle, j'ai soif!... — Bois tes larmes!... — Mais je vais mourir!... — Songe à tes crimes!...

Et quand, par hasard, une main s'avavançait vers elle, l'Angleterre l'arrêtait brusquement: laissez faire, disait-elle; les voies de Dieu sont impénétrables. L'exécution dura six mois!... six mois de torture, jusqu'à ce que la France retomba baignée dans son sang, étendue sans souffle et sans voix!... Toutes les nations penchées sur elle, écoutaient si elle respirait encore, ne la redoutant plus peut-être mais la haïssant toujours. Et l'Italie, qui avait profité du supplice pour courir au capitale, détrôner un vieillard, l'Italie elle-même se traîna jusqu'à la victime, prête à s'enfuir au moindre soubresaut de l'agonie!...

Une dernière fois, on vit la France regarder tous ceux qu'elle avait aimés, qu'elle avait secourus, comme ne pouvant croire à tant d'abandon!... Puis, les ténébres se firent, la terre se recouvrit d'une vapeur de sang; il y eut un grand silence, et tout fut fini. Alors la Prusse, debout sur sa victime, a entonné le chant de triomphe, et toutes les nations ont complimé le vainqueur, surtout les deux républiques qui s'agenouillaient avec le czar. Et, comme ils étaient tous couverts de sang, on croyait voir le bourreau environné de sa cour.

Et déjà ils demandaient humblement ce qu'il fallait faire de ces restes sanglants, quand la Prusse détournant la tête avec dédain: — Arrêtez! ce n'est pas à nous à faire de telles choses! Voici venir bien ôt des hommes que je connais, et qui se chargeront de la triste besogne. Ce sont des hommes à moi, qui me servent depuis six mois entiers, sans lesquels je n'aurais pas triomphé, peut-être, et à qui je vais donner l'ordre de déshonorer la victime que nous venons d'égorger.

Alors, les nations se sont écartées avec dégoût, et on a vu s'avancer des êtres sans nom, démocrates, forcés, républicains, disciples du « Siècle », enfants de Voltaire, tenant des torches et des haches, et se ruant en foule sur l'échafaud!... Quelques-uns n'osaient approcher: Venez, disait la Prusse, qu'avez-vous à craindre. Si la France n'était pas morte, ne serais-je pas là pour l'achever avec vous?

Et alors, ils se sont mis à piller ce cadavre, et ils ont souillé par le fer et le feu tout ce que l'ennemi avait épargné. Eh bien! ce sont ces hommes que l'Eu-

rope défend aujourd'hui! Elle accomplit un devoir sacré, car ils ont été ses aides dans l'exécution et ils réclament maintenant le salaire qui leur est dû!

C'est bon! Quant à nous, n'oublions pas ces événements, un jour viendra où on ne voudra pas croire que de telles choses soient advenues.

Plus tard nous saurons si vraiment la France était morte, si la France peut jamais mourir!

Jusques-là, recueillons-nous; écrivons pour les générations futures! L'histoire dira quel fut le rôle de l'Europe! quel fut le rôle des républicains! et malgré la gloire du vainqueur, peut-être trouvera-t-on qu'il valait mieux être avec la victime qu'avec le bourreau, et surtout qu'il valait encore mieux être avec le bourreau qu'avec ses valets et ses aides.

Saint-Génest

ASSEMBLÉE NATIONALE

Extrait de la séance du 16 juin 1871.

L'ordre du jour appelle la discussion de la proposition de M. Haentjens relative à la nomination d'une commission de 30 membres à l'effet de rechercher les causes de l'insurrection de Paris.

M. STEINHEIL rend justice au rapport de M. Martial-Delpit; mais parmi les causes signalées sur l'insurrection de Paris, il y a de lacunes: L'esprit jacobin, l'esprit révolutionnaire n'est pas seulement l'esp'it du parti républicain. Est-ce qu'au point de départ du gouvernement de 1830, il n'y a pas de barricades? Est-ce qu'en 1848, il n'y a pas un mouvement révolutionnaire? Est-ce que le gouvernement de l'Empire ne part pas du coup d'Etat de 1852 d'autant plus coupable qu'il a été accompli par l'armée qui aurait dû être la gardienne du droit et des lois? Depuis plus de 80 ans, tous les partis ont des reproches à se faire en fait des révolutions. Tous ont agi avec des mouvements révolutionnaires et l'insurrection de Paris n'a été si facile que parce qu'elle était la résultante de ces précédents révolutionnaires. (Mouvements divers.)

L'orateur passe à une seconde question qui occupe dans les rapports une très grande place. Il constate que la question sociale est, pour une grande part, cause de l'insurrection de Paris. Cette question exige une prompt solution. Elle est tout entière dans les rapports de patron à ouvrier, de capital à travail. L'orateur a vécu avec les ouvriers il n'a eu avec eux que des rapports basés sur le respect de la liberté réciproque. Il a reconnu que le danger nait partout où le patron ne considère l'ouvrier que comme le complément de la machine.

Plusieurs voix: — A la question. M. Steinheil se déclare en plein dans la question. Il tient à constater qu'une partie de la responsabilité de l'insurrection de Paris remonte aux classes supérieures, qui n'ont pas su comprendre les exigences de la situation et la nécessité de sacrifier une partie de leur superflu.

Qu'on jette un coup d'œil sur le budget. On reconnaît que les dépenses les plus inutiles y occupent la plus grande place. De là, des germes de mécontentement et d'irritation au sein des classes nécessaires, germes qui n'ont fait que se multiplier dans une proportion formidable.

Plusieurs voix: — A la question! M. Steinheil: Outre l'antagonisme de classes, il existe une autre cause de l'insurrec-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX. DU 19 JUI 1871.

LE DERNIER IRLANDAIS PAR ELIE BERTHET XV LA VALLÉE DES TROIS-SOEURS. (SUITE)

— Allons! je le vois, dit Angus en soupirant; on a exigé de vous quelque serment solennel, et vous avez raison de ne pas l'enfreindre... J'irai donc seul, puisque il le faut, et le ciel peut-être bénira mes efforts! Mais du moins, mon cher Tom, vous m'indiquerez bien où se trouve, dans ces montagnes, un lieu appelé Fairy-Mount? Tom s'arrêta brusquement. — Fairy-Mount! répéta-t-il stupéfait; qui vous a dit ça!... mais vous savez tout alors!... Hélas! je ne sais rien de plus que ce que vous m'avez dit, et des nouvelles certaines

de mon malheureux frère... Irwing, pouvez-vous me fournir des renseignements sur cet endroit.

Le paddy ne répondit rien et continua d'avancer en gromelant, comme s'il se parlait à lui-même:

— Ma foi, je m'y perds... Il sait et il ne sait pas... Heureusement nous voici au cottage, et je trouverai sans doute moyen d'instruire... Ah! pauvre Tom! jamais ta cervelle n'a eu tant d'occupation depuis six mois!

Pendant cette conversation, ils étaient sortis de la sombre vallée des Trois-Sœurs et avaient pénétré dans un pays beaucoup plus habitable. Les gazons et les arbres étaient moins rares de ce côté; le soleil ne dédaignait pas d'éclairer certaines parties du paysage. Quelques troupeaux de chèvres, quelques vaches de petite taille, gardées par des pâtres invisibles, paisaient sur les versants. Au bord du sentier qui bordait un précipice, on voyait deux ou trois cottages d'assez pauvre apparence penchés sur l'abîme. On y arrivait par l'étroite corniche, où un faux pas devait coûter la vie. Des pro-crits seuls avaient pu établir leurs demeures dans cette situation bizarre et dangereuse.

L'un de ces cottages, le moins misérable, était occupé par Irwing et sa famille. Tom le montra de loin à M. O'Byrne avec satisfaction; et afin sans doute de couper court à un entretien embarrassant pour lui, il se mit à exposer longuement les avantages de sa nouvelle

habitation. Quand on n'en fut plus qu'à une courte distance, le fraudeur, pour annoncer son arrivée, poussa un cri particulier, de toute la vigueur de ses poumons.

Aussitôt une vive agitation se manifesta dans les cottages; on vit apparaître aux portes, aux étroites fenêtres, des femmes et des enfants qui considéraient avec avidité les irrivants. Mais sans doute le signal de Tom n'était pas un signal d'alarme, car ces gens ne montraient aucune inquiétude, malgré la présence de l'étranger, et leur ardente curiosité prouvait seulement la rareté de semblables visites. Angus n'avait pu se défendre d'un mouvement de surprise au moment où cette clameur bizarre avait été poussée tout à coup. Son guide le rassura:

— Ah! Votre Révérence, dit-il, nous ne sommes plus ici en pays ordinaire! Si je n'avais eu la précaution d'avertir de notre approche, nous eussions pu recevoir une pierre ou une balle de fusil avant qu'on eût eu le temps de nous reconnaître.

— Et vous vous vantiez d'être si heureux! remarqua le prêtre.

Irwing se tut, et on atteignit enfin son cottage. Réellement, cette habitation était beaucoup plus confortable que l'ancienne. On y voyait quelques meubles grossiers, des ustensiles de cuisine, et même plusieurs de ces sacs de plume qui sont le coucher le plus délicieux dont

les paddies du Sud aient l'idée. La famille Irwing était réunie: mistress Irwing d'abord, puis la vieille mère idiote, puis toute la ribambelle d'enfants, y compris notre ami Pat, encore vêtu de cet habit noir dont nous connaissons l'histoire. A peine Angus eut-il été reconnu, que la joie la plus vive brilla sur les visages. Mistress Irwing, dans ses transports religieux, se jeta à genoux devant l'ancien directeur de sa conscience et lui demanda sa bénédiction. La vieille mère lui répéta pendant un quart d'heure le cead mile faite, en riant de son rire hébété; les enfants eux-mêmes vinrent tour à tour baiser la main de Sa Révérence; après quoi, Pat, toujours en habit noir, s'empressa d'aller prendre soin du poney, à qui il prodigua; scus un hangar voisin, la paille hachée et les soins affectueux.

Bientôt un grand feu brilla dans l'âtre, au détriment des yeux de l'assistance. Sur la table boiteuse, on dressa une pyramide de pommes de terre fumantes, une jatte de lait du fromage et un pot de whisky auquel chacun était libre d'appliquer ses lèvres, car il n'y avait pas de verres. C'était le festin le plus somptueux que pût offrir un cottage de paddy dans le Cunnemara. Tom, en promenant son regard sur cette table ainsi chargée, paraissait gonflé d'orgueil et de plaisir. Il invita son hôte à prendre place, et lui-même, sans doute pour ouvrir l'appétit, attaqua distraitement le pot de whisky. Mais Angus refusa obstinément

de revenir à cette liqueur, dont il avait pourtant éprouvé les effets fortifiants; il se contenta de quelques pommes de terre et d'un peu de lait, qu'il mangea rapidement pendant que mistress Irwing lui racontait comment ils s'étaient établis dans cet endroit.

L'histoire en était des plus simples. Après la dispersion des insurgés de Neath, Irwing et d'autres paddies, trop compromis pour courir les chances d'un jugement, s'étaient retirés dans le Cunnemara. En rôdant au milieu des montagnes, ils avaient trouvé par hasard ces cottages abandonnés et tombant en ruines. Les proscrits s'étaient unis pour les rendre habitables.

Grâce à ce courage, grâce aussi à quelques ressources secrètes sur lesquelles mistress Irwing ne s'expliquait pas, Tom s'était trouvé seigneur et maître de l'une de ces huttes. Alors il avait songé à mander sa famille, qui errait de ferme en ferme depuis son malheur. Mistress Irwing, avertie secrètement, se mit en route aussitôt avec son monde, voyageant à pied et mendiant sur les chemins. Enfin, depuis quelques mois, ils étaient installés dans ce logis où ils n'avaient pas été inquiétés un seul instant, et leur prospérité toujours croissante donnait les meilleures espérances pour l'avenir.

En écoutant ce récit, Angus O'Byrne attendait impatiemment des aveux sur ce qui faisait l'objet de ses secrètes préoccupations; mais sans doute la bonne femme avait été prévenue par son mari,